

Proposition de discours pour le 11 novembre 2017 à l'intention des élus

En janvier 1917, commence le trentième mois de la guerre. Tous les pronostics élaborés par les gouvernements ont été démentis par les faits. Personne n'avait imaginé que le conflit puisse durer aussi longtemps et qu'il puisse être aussi meurtrier. Les opinions publiques des pays de l'Entente sont lassés de cette guerre qui n'en finit pas. L'année 1916 avait vu se dérouler sur le théâtre français deux opérations majeures, l'offensive allemande à Verdun et l'offensive franco-britannique sur la Somme. Dans les deux cas, l'échec avait été patent et les pertes humaines très lourdes au point d'hypothéquer les capacités de résistance des troupes. Joffre qui avait souvent promis de vaincre sans y parvenir est remplacé à la tête de l'armée française par le général Nivelle. Celui-ci s'est illustré à Verdun. Dans la logique des plans établis par son prédécesseur il va concevoir une vaste offensive de rupture entre Soissons et Reims que l'histoire a retenu sous la dénomination de « Chemin des Dames » en référence à la route qu'empruntait au XVIII^e siècle les filles de Louis XV. Le plan Nivelle est reçu avec scepticisme par une partie du commandement militaire et de la classe politique. Lyautey, éphémère ministre de la Guerre, Painlevé, son remplaçant sont de ceux là. Nivelle n'en tient pas compte. Il maintiendra son offensive malgré les fuites qui ont révélé ses intentions à l'ennemi. Très sûr de lui, le nouveau généralissime déclarera : « *Nous romprons le front allemand quand nous voudrons.* » On connaît la tragédie qui a suivi. Les Allemands anticipant l'offensive avait eu tout le temps d'organiser un système défensif solide que l'opération lancée le 16 avril ne parviendra pas à rompre. Le 30 avril, l'échec est patent. Il aura coûté 135.000 hommes à la France. Il débouche sur une grave crise du moral des soldats ; une vague de dépression proportionnelle à l'espoir soulevé par le succès attendu. Elle éclate à la mi-mai et se traduit par des actes d'indiscipline collective de soldats qui ne refusent pas de se battre mais ne veulent plus être sacrifiés dans des offensives meurtrières et inutiles. Le général Pétain, le nouveau commandant en chef, saura déceler l'origine du mal. Il prendra toute une série de mesures militaires et humaines qui juguleront la crise en quelques semaines. Il améliore le quotidien du soldat et porte une attention particulière au régime des permissions qui avaient été suspendues dans la perspective de l'offensive. Surtout, il n'envisage plus de conduire une offensive d'envergure sensée à elle seule emporter la décision. Il sait que c'est un leurre. Sous son commandement, l'armée va être profondément réorganisée et dotée de matériels modernes. Avant les autres, il aura compris l'efficacité du binôme chars/avions. L'armée française devient la référence en matière de doctrine et d'entraînement. Elle se donne les moyens qui, un an plus tard, permettront au général Foch avec l'appui des Américains de conduire notre pays à la victoire.

On veut donner, aujourd'hui, aux mutineries de 1917, une ampleur qu'elles n'ont pas eue. Pire encore, il se trouve des hommes politiques et des intellectuels dévoyés pour leur attribuer un sens politique et révolutionnaire. Les mutins de 1917 rejoignent dans le mythe ainsi créé, ceux de Potemkine. Une telle interprétation ne correspond absolument pas à la réalité. Elle est un mensonge sans cesse resservi qui s'inscrit dans le triste et écœurant esprit de repentance de ceux qui font profession de haïr leur propre histoire et donc leur propre pays. Ils refusent d'admettre l'évidence car elle se situe à l'opposé de leur thèse : dans leur immense majorité, les soldats de 1917 ont continué à se battre avec détermination et à surmonter des souffrances et des épreuves que les mots ne peuvent traduire. Ils ne l'ont pas fait pour défendre des idées, mais pour préserver des réalités charnelles qui étaient celles de leur famille et de leur clocher. Ils l'ont fait aussi par obéissance et par devoir, pour rester fidèles à ce que Péguy appelait les « vertus ancestrales de la race ». Tout cela est inconcevable pour des Occidentaux du XXI^e

siècle à qui on veut faire croire que la Patrie est un concept dépassé et que le bonheur est dans la satisfaction des besoins matériels, dans les mérites d'une société multiculturelle coupée de ses racines et dans l'avènement d'un monde sans frontière. Comment, par exemple, faire admettre aujourd'hui, à un jeune Français, une notion comme celle de « l'impôt du sang » alors qu'avec la suppression du service militaire, on a liquidé l'antique devoir qui faisait obligation aux hommes de défendre la cité ? Les soldats de la Grande Guerre ne cessent de s'éloigner de nous. Ils se perdent dans le brouillard d'une mémoire commune qui s'estompe. Leur abnégation, leur dévouement, leur patience et leur détermination sont incompréhensibles pour nos mentalités modernes. Face au retour de la barbarie, nous ne sommes même plus capables de désigner notre ennemi. Ce que le soldat du Chemin des Dames nous invite à redécouvrir tient en un mot : le courage. Il appartient à chacun d'entre nous de cultiver, là où il est, cette vertu sans laquelle notre pays et notre civilisation disparaîtront. Si nous en sommes capables, alors tout redevient possible et notre présence ce matin au pied de notre monument aux morts prend tout son sens. Les jeunes Français qui s'engagent aujourd'hui dans le service des armes et qui acceptent de risquer leur vie sur les théâtres d'opérations intérieurs et extérieurs nous montrent eux aussi la voie à suivre. Ils sont les dignes héritiers des soldats de la Grande Guerre. Ils doivent faire notre fierté, connaître notre attachement mais ils doivent aussi disposer des moyens pour remplir leurs difficiles missions. La crise de 1917 a rapproché le pouvoir militaire et le pouvoir politique ; la cohésion nationale qui commençait à s'étioler après trois ans de guerre, s'est renforcée ; une nouvelle armée a été forgée disposant des outils modernes de combat et d'une doctrine adaptée aux circonstances ; les conditions de vie des soldats ont été améliorées. La crise que nous vivons aujourd'hui qui est celle de la remise en cause de notre culture et de notre identité est plus grave que celle de 1917. Elle appelle un sursaut plus grand encore. Nos dirigeants politiques dont la crédibilité auprès de nos soldats a été largement entamée par trop de promesses non tenues et de propos inconséquents feraient bien de s'inspirer des leçons de 1917. C'est notre devoir de le leur rappeler en ce jour anniversaire d'une victoire payée au prix fort.